

« Paul Morand », de Pauline Dreyfus : légendes, petitesesses et compromissions

Une biographie qui, sans être à charge, ne cache rien de la part sombre de l'écrivain et souligne l'importance de la littérature dans son existence.

Par [Jean-Louis Jeannelle](#), Le Monde. Publié aujourd'hui à 07h30



Paul Morand, dessin d'Adrien Barrère pour le magazine « Fantasio », en 1928.
Mary Evans Picture Library/Photononstop

« Paul Morand », de Pauline Dreyfus, Gallimard, « NRF biographies », 484 p., 24 €.

Pour Paul Morand, tout avait débuté de manière brillante. Le succès de ses récits d'expédition ou de ses portraits de ville, *Paris-Tombouctou* (Flammarion, 1928) ou *Londres* (Plon, 1933) – veine qu'il prolongea jusqu'en 1971 avec un magnifique *Venises* (Gallimard) –, lui valut d'apparaître comme l'un des grands représentants de la littérature de voyage. De même sa fréquentation assidue des milieux les plus élitistes, approchés avec émerveillement à 20 ans, lors d'un séjour parmi la jeunesse dorée d'Oxford, et acquis grâce à son mariage avec la princesse Hélène Soutzo, avec laquelle il organisait de fastueuses réceptions dans leur hôtel particulier, a-t-elle solidement ancré sa réputation de cosmopolite snob.

Gagné par l'aigreur

En 1929, il n'en dénonça pas moins, dans « Ma légende » (repris dans *Papiers d'identité*), la caricature dont il se jugeait victime : « *Un double, un sosie, un contresens* ». C'est qu'en littérature, rappelle sa biographe Pauline Dreyfus, le prestige mondain entraîne souvent un déficit de prestige symbolique. Gagné par l'aigreur, Paul Morand entreprit de dénoncer, comme bien d'autres à l'époque, la décadence française. Quelle mauvaise foi de la part d'un jeune ambitieux dont les parrains en littérature avaient été Marcel Proust, assidûment fréquenté avec Hélène, et Jean Cocteau, infatigable pourvoyeur de modernité ! Le voici fustigeant pourtant tout ce dont s'étaient nourris ses premiers recueils de nouvelles, tel *Fermé la nuit* (NRF, 1923), s'élevant, dans un article retentissant : « De l'air... De l'air ! » (1933), contre les germes de déclin (en vrac, la licence des mœurs, l'homosexualité, les « nègres »...), et préconisant de ne pas laisser « *Hitler se targuer d'être seul à entreprendre le relèvement moral de l'Occident* ».

Lire aussi [« Journal de guerre. Tome I. Londres, Paris, Vichy \(1939-1943\) » : Paul Morand, pétainiste pressé](#)

Cette « légende » de globe-trotteur chic, Morand en fit, en réalité, son gagne-pain. Car l'argent, véritable obsession, fut son talon d'Achille, et le conduisit à multiplier tout au long de sa vie les travaux alimentaires. Lui, qui avait côtoyé l'auteur de *Contre Sainte-Beuve*, ne sut jamais protéger son œuvre de ce moi social que Proust assimilait au « *temps perdu* ». Perdu, en particulier, à l'ombre de femmes de pouvoir (parallèlement à d'innombrables maîtresses), sortes de mères qui favorisèrent sa carrière, mais entretenirent, a-t-on souvent dit, ses penchants idéologiques les plus sombres, à commencer par Hélène, nommée « la Chouette » dans l'intimité, dont l'antisémitisme embarrassait parfois jusqu'à ses proches. Ou Josée de Chambrun, qui le soutint jusqu'au bout auprès de Pierre Laval, dont elle était la fille toute-puissante. Nouvelle légende, plus trompeuse encore que la première, montre très bien Pauline Dreyfus : Morand n'eut jamais besoin de mauvais génie pour médire, intriguer ou fricoter.

Lire aussi [Le « Journal de guerre » de Paul Morand, un témoignage capital sur le rôle de Vichy dans l'extermination des juifs](#)

Sa proximité avec celui qu'il nommait « *le Président* » – Laval fut président du Conseil plusieurs fois sous la III^e République, avant de devenir chef du gouvernement de Vichy, de 1942 à 1944 – lui permit, il est vrai, de réintégrer les affaires étrangères et d'être nommé ambassadeur en Roumanie (1942-1944). Mais elle lui fut fatale : son vichysme, jamais renié, lui valut un long exil en Suisse après la guerre. Toute la difficulté, souligne sa biographe, est que Morand n'a pas publiquement appelé à collaborer, comme Brasillach, ou à imposer des

mesures antisémites, comme Céline. Ses haines, nous les connaissons surtout à travers ses écrits posthumes.

Ecrits de soi

En 1968, il obtint une revanche en accédant à l'Académie française (l'autre obsession de sa vie), une fois le veto du général de Gaulle levé. Mais c'était s'enfermer dans une nouvelle confrérie, celle des académiciens, après celles des artistes en vue dans les salons parisiens ou celle des diplomates lettrés, aux côtés notamment de Jean Giraudoux, son répétiteur à l'époque du baccalauréat, devenu une sorte de frère (quand bien même la diplomatie ne fut pour Morand qu'une activité intermittente, ennuyeuse, sans cesse minorée au profit de l'écriture).

Lire aussi (2012) : [« Immortel, enfin », de Pauline Dreyfus : ma vie avec Paul Morand](#)

Peut-être la grande chance de Morand est-elle d'avoir trouvé en Pauline Dreyfus une biographe capable de ne rien cacher des petites choses ou des compromissions de l'écrivain, sans jamais livrer un portrait à charge. Capable plus encore de faire saisir à quel point la littérature rehaussait le plaisir que cet épicurien attendait de chaque moment de l'existence. Rien d'étonnant dès lors à ce qu'il ait délaissé les genres littéraires qui avaient fait sa gloire, pour se tourner vers les écrits de soi. Non par souci d'introspection : les journaux tenus durant les deux guerres, comme sa très longue correspondance avec Jacques Chardonne, poursuivie après la mort de son ami par un impertinent *Journal inutile* (Gallimard, 2001), sont le témoignage d'un homme continuellement préoccupé de lui-même, mais refusant toute remise en cause.

Lors d'un « bal Proust » donné par la princesse de Faucigny Lucinge, en octobre 1928, Paul Morand se présenta grimé en baron de Charlus : la sexualité débordante (mais de l'autre côté de Sodome), la morgue aristocratique, le sens de la réplique éblouissante, un art du secret et du dévoilement... Le déguisement lui allait à ravir.

Repères

1888 Paul Morand naît à Paris.

1913-1927 Carrière diplomatique.

1927 Mariage avec Hélène Chrissoveloni, princesse Soutzo.

1934 *France la Douce* (Gallimard), roman antisémite.

1939-1940 Il reprend la carrière, dirigeant la mission française de guerre économique, à Londres.

1941 *L'Homme pressé* (Gallimard).

1942-1943 Il est à Vichy, proche de Pierre Laval.

1943-1944 Il est ambassadeur de l'Etat français à Bucarest, en Roumanie.

1944 Il est ambassadeur de l'Etat français à Berne, en Suisse. Il est révoqué par de Gaulle à la Libération.

1944 Il reste en Suisse, où il s'installe, alternant séjours à Vevey et à Paris.

1968 Il est élu à l'Académie française.

1976 Il meurt à Paris.

Extrait

« Né au XIX^e siècle, [Paul Morand] en a les réflexes d'exclusion et le sens des convenances (...). On ne peut pas demander à un homme né au temps de l'affaire Dreyfus et de l'empire colonial d'abandonner, dans un journal intime de surcroît, ses préjugés religieux et raciaux, à un vieillard abonné aux conquêtes féminines de devenir féministe, à un bourgeois de se faire l'apôtre de la tolérance sexuelle. Jusqu'au bout, Paul Morand a eu la sensibilité de son âge et de son milieu. »

Paul Morand, page 438

[Jean-Louis Jeannelle \(Spécialiste des études littéraires et collaborateur du « Monde des livres »\)](#)